

Côte à côte

Le névrosé, c'est le normal en tant que, pour lui, l'Autre a toute l'importance. Le pervers, c'est le normal en tant que, pour lui, le phallus a toute l'importance. Pour le psychotique, le corps propre, qui est à distinguer dans sa place, dans cette structuration du désir, le corps propre a toute l'importance.
J. Lacan, séminaire *l'Identification*, 13 juin 1962.

Parfois, tout d'un coup, sans cause visible, s'étend sur moi un grand frisson de bonheur. Venant d'un centre de moi-même si intérieur que je l'ignorais, il met, quoique roulant à une vitesse extrême, il met un temps considérable à se développer jusqu'à mes extrémités.
Bientôt la jouissance est trop forte. Sans que je m'en rende compte, en quelques secondes cela est devenu une souffrance atroce, un assassinat.
Henri Michaux, *La nuit remue*.

"Je marche à côté de mon corps", me dit Dorine. Elle me dit encore : "moi et mon corps ça fait deux personnes, deux personnes côte à côte". Que sépare ce côte à côte ? C'est avec son corps qu'on parle, certes ; or, ici, il n'y a aucun lien entre celle qui parle et le corps de celle qui parle. C'est de son corps qu'on parle, aussi, or ici il n'y a aucun lien entre les mots que dit Dorine et le corps qui les dit ; il n'y a aucun lien entre les mots (*Worte*) du préconscient et les choses (*Sache*) de l'inconscient ; mots et choses avancent côte à côte, comme deux personnes dans une allée d'arbres, l'automne ¹. Comment parler si, au lieu de s'associer aux choses qui leur correspondent, les mots restent côte à côte ? Il n'y a aucun lien entre les mots et les choses, mais il n'y a aucun lien non plus entre passé et présent, ni entre présent et futur ; il n'y a aucun lien entre un lieu et un autre, aucun lien entre une phrase et une autre ; la grammaire avance à côté de la topographie et à côté de la temporalité. Plus encore, il n'y a aucun lien entre une mère et sa fille ; ce sont deux existences côte à côte, séparées par une page blanche. Les générations avancent côte à côte sans préavis ni héritage. Ce côte à côte n'est-il pas une absence de lien, une aliénation ?

Pourquoi, dans la psychose, le corps propre a-t-il toute son importance dans la structuration du désir, au même titre que l'Autre dans la névrose ou que le phallus dans la perversion ? S'il est lieu du

¹ Cf. I. Babel, *Contes d'Odessa*, Paris, Gallimard, 1967.

désir de l'Autre, le corps n'est-il pas, par là même, lieu de la jouissance de l'Autre ? Ce lieu de la jouissance de l'Autre J(A), la topologie borroméenne le situe au niveau du champ réel-imaginaire (R-I) ; en ce lieu, le corps ne peut pas se subjectiver ; il est dans la psychose exclu, exilé de la place déduite du langage, c'est-à-dire du symbolique, qu'il aurait dans d'autres structures, névrose ou perversion. Sujet et jouissance marchent côte à côte ; il faut pourtant parler du corps pour s'en soutenir ; ce "corps" dont on parle, isolé en tant que tel, dont on peut se soutenir en tant qu'on en parle, est "corps du symbolique" ² ; mais lorsqu'on ne peut pas parler de son corps, on marche à côté de lui, dans une allée d'automne ; lorsqu'on ne peut pas parler du corps, corps et jouissance suivent chaque côté de cette allée d'automne. Que le symbolique soit incorporé au corps, *fait* le corps. Dorine disait : "je n'ai jamais été incorporée dans le symbolique familial" ; d'être incorporé, le symbolique familial aurait pu *faire* son corps jusqu'à la sépulture qui range les corps côte à côte, comme des signifiants. Mais, d'être incorporée, Dorine aurait-elle pu modifier le symbolique familial ?

Car, une prise dans le symbolique est aussi une prise dans le réel ; Dorine disait encore : "ma mère ne m'a jamais acceptée". Pas acceptée, pas prise dans le langage : pas prise, donc, dans ce qui est à la racine du langage, dans le refoulé originaire, dans le trou de l'*Urverdrängt*. Ne pas être acceptée, c'est ne pas être acceptée dans ce qui se parle jusqu'à la limite du langage ; c'est aussi ne pas être acceptée dans le réel pulsionnel, soit dans ce qui ne peut pas se dire mais seulement s'éprouver. En ce point s'arrête net le réseau des pensées ; c'est le point de l'ombilic des pensées, c'est l'*unerkannt* freudien de l'ombilic du rêve ³, c'est la cicatrice maternelle. À partir de ce point, sujet et jouissance s'entrecroisent dans les mailles du pulsionnel. Trou du refoulé originaire et trou du réel pulsionnel se superposent : racine de l'inconscient d'un côté, cicatrice de l'origine réelle de l'autre côté. Trou fermé, orifice noué, l'ombilic est la marque de l'origine réelle du sujet, c'est-à-dire de ce ventre maternel auquel il était suspendu, de ce ventre qui l'avait ou non désiré. Il est cicatrice de l'exil comme le point du rêve où s'arrête l'écheveau des pensées et la cicatrice d'un autre exil, celui de l'inconscient. Représentations de choses, traces de vu, d'entendu, d'éprouvé, les pensées du rêve naissent du refoulement originaire de tel ou tel représentant pulsionnel de ce vu, de cet entendu, de cet éprouvé ; ici le

² J. Lacan, "Radiophonie", *Scilicet* 2/3, Seuil, p. 61.

³ J. Lacan, "Réponse à Marcel Ritter", *Lettres de l'E.F.P.*, n°18, pp. 7 à 12.

refoulé originaire, cœur vide du langage, rencontre le réel pulsionnel ; ici gît la racine obscure, l'ombilic de la naissance. "Parce que ma mère ne m'a jamais acceptée" dit que Dorine est exilée de cet exil même, qu'elle est exclue de ce point d'exclusion lui-même qui n'a pu faire cicatrice pour elle. Chez elle, pulsion et langage marchent côte à côte ; chez elle, ventre et rêve marchent côte à côte. Avec des mots et avec sa voix, Dorine dit que son corps est définitivement séparé d'elle, séparé du langage d'un côté (versant symbolique), séparé de la pulsion d'un autre côté (versant réel). Elle le dit avec des mots, c'est-à-dire avec du langage ; et elle le dit avec sa voix, c'est-à-dire avec de l'objet *a*. Mots et voix marchent côte à côte.

Cette rencontre entre symbolique et réel, impossible pour Dorine, est une rencontre entre la parole et ses représentations de mots, et la pulsion et ses représentations de choses. Le réel pulsionnel est réel du trou, réel de l'orifice où tourbillonne la pulsion ; par cet orifice pulsionnel se fait la jonction corporelle entre réel et symbolique, jonction qui d'un côté borde l'objet *a*. Car penser avec son corps, c'est penser avec les trous, les orifices, les déhiscences de ce corps ; c'est penser avec le réel pulsionnel qui fait trou ; c'est penser avec la limite où s'arrête la pensée, avec la page blanche, avec le vide entre le côte à côte, ce vide qui maintient côte à côte parole et corps ; c'est penser avec le point d'opacité, le point d'obscurité où plus rien ne peut se penser.

Penser son corps à partir du trou de l'*Unerkannte* côté rêve qui se superpose à celui de l'*Urverdrängte* côté pensée, permet de former les images et d'écrire les mots d'un corps dont on ne sait rien ; on ne lui sait aucun sens, on ne lui connaît aucun lien. Disjoint de tout savoir, le corps plonge dans le réel. De cette plongée s'aperçoit-on chaque fois que le corps est malade. Malade ou pas, le corps jouit tout seul ; il *se jouit*⁴ tout seul. Se jouir tout seul n'est pas de l'ordre du réel pulsionnel ; il n'y s'agit pas de bouts de jouissance prise au sexuel, mais d'un autre réel ; séparé du sexuel, à côté du sexuel, dans une globalité qui à la fois fait image et est racine de l'imaginaire, le corps n'est pas, en tant que tel, objet sexuel (sauf parfois dans la psychose). Non seulement il n'est pas objet sexuel, mais il est séparé du sexuel comme il l'est du langage et comme il l'est du réel pulsionnel. Que le corps se jouisse tout seul, que les organes qu'il contient jouissent tous seuls, c'est l'affaire d'un réel autre que le réel pulsionnel, autre que la jouissance sexuelle. C'est ce réel que Lacan nomme la jouissance de l'Autre, jouissance du corps comme

⁴ J. Lacan, "La troisième", *Lettres de l'EFPP* n° 16.

démesurément Autre, toujours. Ce champ réel-imaginaire, R-I, ce serait donc le corps. Réel, parce qu'on ne sait rien de ce qui s'y passe et parce que rien ne s'y éprouve ni ne s'en dit – hors la maladie. Imaginaire, parce que dans sa globalité le corps est une image qui corporéifie le monde ; on l'imagine comme un sac rempli d'organes, une bulle ou un sac dont seule l'existence de déchets prouve qu'il a un intérieur ; on l'imagine aussi à partir du miroir comme une image qu'on aime parce qu'elle plaît, comme une image avec laquelle on pense. Imaginer est penser avec cette image de son corps qu'on adore ; imaginer est penser jusqu'au point où la pensée s'engluie dans l'imaginaire du corps, où elle s'y engluie parce qu'on croit qu'on l'a, ce corps. Or c'est croire qu'on a ce corps qui nous fait être. Si les représentations (*Vorstellungen*) tissent l'imaginaire du corps, du réel ne s'atteint que l'objet. Si le monde de ce qu'on appelle la réalité est imaginaire parce que fait de représentations admises au-dedans du corps, l'objet y est réduit du réel : "il n'y a rien de plus dans le monde qu'un objet *a*, chiure ou regard, voix ou tétine." ⁵ Séparées de la jouissance de l'Autre, de cette jouissance du corps qui en est le réel, les représentations organisent le monde autour de l'idée qu'on a de son corps et de l'idée qu'on l'a ; mais le corps réel, lui, s'organise autour des orifices ; réel de la jouissance perdue, réel orificiel lié à la perte de l'objet, il ne s'y réduit pourtant pas.

Ainsi le corps participe des trois dimensions réelle, symbolique, imaginaire : R, S, et I ; pourtant c'est dans le champ réel-imaginaire, R-I, qu'il se situe spécifiquement : dans ce champ de la jouissance de l'Autre, J(A), il est séparé du langage à la fois comme sens, symbolique-imaginaire, S-I, et comme sexe, réel-symbolique, R-S. Il est à côté du sens et à côté du sexe. Les sépare-t-il ? Et, s'il les sépare, ne les maintient-il pas liés par son intermédiaire ? Cette séparation ne serait-elle pas alors une jonction ?

La psychose modifie cette lecture. Avec la forclusion, s'écrit un dénouage des consistances réelle, symbolique et imaginaire, un dénouage de RSI. (Le nouage en effet équivaut à une nomination.) Forclos, ni tué, ni père du Nom, ni Nom, le père n'a pas de fonction nouante ni nommante entre les trois consistances. Logé dans le champ réel-imaginaire, R-I, le corps est irrémédiablement séparé du symbolique, S, dont il est dénoué. Mais S, lui-même, est atteint au niveau de l'inconscient (donc du réel pulsionnel) par un *rien* : soit par la mise

⁵ J. Lacan, *ibidem*.

au-dehors (mise au-réel, pourrait-on dire) de ce qui aurait été aux commandes de l'inconscient. Ce *rien* est celui de l'exil du sujet d'un dedans à jamais exclu. Le dedans des *Sache*, des choses, du réel pulsionnel, une fois éjecté, perdu, forclos, se confond avec le réel du dehors, réel pur, réel cru, non pris dans les mailles du signifiant.

L'exil au-dehors des signifiants du Père dans la psychose, exil au-dehors c'est-à-dire dans le réel, exil dans le réel où l'exilé se transforme en réel, impose de définir ce qu'est la jouissance de l'Autre dans la lecture lacanienne, puisque la jouissance de l'Autre est elle-même exil du langage. Côte à côte, l'exil du sujet et l'exil du langage sont séparés par un "vrai trou" ⁶ dont rien ne vient répondre. Si la jouissance de l'Autre J(A) est la jouissance du corps en tant qu'elle ne peut ni se dire ni s'éprouver (car on n'éprouve qu'avec des traces mnésiques d'éprouvé), si donc elle est réelle, si donc elle est ce vrai trou dont parle Lacan, vrai trou dont aucun autre de l'Autre ne peut répondre puisque l'Autre est barré, si elle est cette absence-là, le corps du psychotique est-il autre chose que cette sorte d'absence qui fait logis d'une jouissance folle, énigmatique, hallucinée, venue d'un Autre, ici réel ? Le vrai trou sépare le côte à côte du sens et du sexe, du sujet et du langage. Zone absente, la jouissance est □ ce vide à côté duquel on marche les yeux grand fermés.

*
* *

Or cet exil du langage qu'est la jouissance de l'Autre, dont rien ne peut se dire ni s'éprouver, dont rien (aucun signifiant) ne peut répondre, est parfois localisé par des phénomènes psychosomatiques, dans la névrose, dans la perversion, la psychose, ou même dans les fins de cure ; cette jouissance sera tout à coup rendue présente au niveau d'un bout de corps, devenu un mot-chose. La rendre présente se fait de l'entame de l'absence. De cette jouissance de l'Autre, absente, est soustrait, est ôté un fragment qui devient, du fait de cette soustraction même, présence. Une présence qui s'incarne dans le sexuel, pourtant hors-corps ; une présence que les phénomènes psychosomatiques restituent au corps sous forme de sexuel. La localisation de la jouissance de l'Autre présentifie, par fragments, une absence ; elle rend un bout de jouissance au signifiant,

⁶ Cf. J. Lacan, séminaire *L'insu de l'une bévue s'aile à mourre*, inédit, séance du 14 décembre 1976. Séminaire *Le sinthome*, inédit, séances des 16 décembre 1975, 13 janvier et 13 avril 1976.

elle le rend au sexuel. Ce que les phénomènes psychosomatiques ôtent à la jouissance de l'Autre, ils le rendent au signifiant ; ils mettent en jeu le mot (*Wort*) et la chose (*Sache*) en instituant un lieu, à déchiffrer, d'une "jouissance spécifique" ⁷. Or, si cette jouissance spécifique ne s'éprouve pas, elle se dit pourtant avec des mots : le psoriasis, c'est "la honte qui ressort" ; le lichen plan, c'est "le dégoût pour cette partie-là de mon corps devant laquelle ma mère se pinçait le nez pour ne pas sentir l'odeur". Ces mots sont du sexuel, non pas refoulé mais découpé, détourné, démenti : du sexuel à déchiffrer sur la peau. Sur la peau s'écrit du sexuel, non pas inconscient mais non reconnu, *unerkannt*. Mais le sexuel n'est que l'un des bords de ce qui du corps est mis en jeu par le phénomène psychosomatique ; l'imaginaire du corps, I, le réel de la marque somatique, R, et le symbolique, S, peuvent ensemble inscrire une cartouche ⁸, la cartouche du nom propre. Cette cartouche inscrit la façon particulière dont le père est pris à la fois dans le réel de la lettre et dans celui du phonème. Il est pourtant frappant que cette inscription reste muette ; ainsi l'arrêt du souffle sur les occlusives du pa-pa à la fois incorpore un appel au père et se résout en asthme qui le fait taire.

Le père n'est pas seul en jeu. Une jeune fille a un eczéma de l'œil gauche. Sa mère, opérée d'un neurinome gravissime peu après sa naissance, garde comme séquelles une paralysie faciale droite visible au niveau de l'œil. L'eczéma de la jeune fille ne touche pas le même œil que celui de sa mère, mais vu en miroir c'est le même. Eczéma imaginaire, puisque constitué en miroir ; réel, puisqu'inscrivant le trauma de sa naissance ; symbolique car inscrivant sa place dans le destin maternel.

Cet eczéma n'a de sens que rapporté à la mère, il est lésion-reflet de la méconnaissance de la fille par sa mère. La fille subit l'eczéma sans même le *voir*, ni en parler ; son corps est un assemblage de bouts pulsionnels qui fonctionnent tous seuls, séparés les uns des autres et séparés d'elle ; ses jambes courent devant elle comme un moteur qui avance tout seul ; sa bouche est un trou qu'elle remplit de force sans savoir avaler, c'est un trou fermé ; larmes et pipi coulent d'elle comme d'une fontaine, c'est un trou ouvert. Chaque bout pulsionnel a pour objet un fragment du corps propre : si elle tape du pied par terre, c'est qu'elle se tape les pieds avec le sol jusqu'à l'auto-mutilation, limite de la jouissance. L'exil de la jouissance se confond ici avec l'exil des choses, des

⁷ J. Lacan, "Conférence à Genève", 1975, *Bloc-Notes de la psychanalyse* n° 5.

⁸ J. Lacan, *ibidem*.

choses pulsionnelles, des *Sachvorstellungen*. L'eczéma de la fille est la jouissance de la mère.

L'eczéma peut dans la schizophrénie n'être qu'un mot-chose, un mot fabriqué comme un néologisme, un mot qu'un homme écrivait dans ses lettres à sa famille ; ce mot s'écrivait *nec sema*. Mot-chose, alliance d'un mot et de quelque chose d'impossible du corps. Mot-chose qui condensait *germen* et *soma*, en-deçà de toute équivoque signifiante qui aurait engendré une signification phallique ; non seulement ce mot-chose condensait cette signification phallique, mais il incluait la négation *nec*, comme une trace de la forclusion. Car le véritable eczéma était celui dont souffraient le père et le frère de cet homme qui leur écrivait, dans ses lettres, son *nec sema* fantôme. Fantôme, ou réponse forclusive à une question jamais posée, une réponse qui aurait pu se dire ainsi : "sur moi, pour semer comme mon père a semé mon frère, il ne faut pas compter".
Nec.

*

* *

Le champ du corps, tout spécialement dans la psychose, s'identifie au champ imaginaire-réel de la jouissance, imaginaire du corps, réel du corps. Dans ce champ, le corps est tout à fait isolé du sens, du sens sexuel, du sens du Père, du langage. Ne serait-ce pas alors le corps lui-même, le corps propre dans son entier, qui localiserait, en l'incarnant, la jouissance de l'Autre ? Semblant du sexuel, le phénomène psycho-somatique est avant tout imaginaire et réel, I-R ; il est une jonction I-R qui puisse faire un semblant de père, qui *fasse* du père. Car le corps du symbolique, soit la *corps-de* du Père, est rompue dans la psychose ; elle est isolée du champ réel-imaginaire qui est absent puisqu'impossible. Rompu, isolé, détaché, exilé, devient donc ce réduit du symbolique qui en est le corps et la corde à la fois, loin de la jouissance de l'Autre absente qui pourtant cherche à l'infiltrer.

Côte à côte, les mots et le corps avancent avec entre eux l'objet *a*, séparateur. L'objet *a* participe de chacun des deux, bord à bord, sens et sexe. C'est dans la rencontre entre les mots avec lesquels on pense son corps, et le corps où s'enracine toute pensée, que quelque chose se dessine d'une jonction imaginaire-réel, à condition de pouvoir saisir que la pensée s'enracine en un point qui lui échappe à jamais. Le paradoxe de

la jonction qu'élabore Lacan en 1977⁹, c'est de comporter à la fois la chose et ce qui permet de penser la chose. Le champ I-R est constitué à la fois de ce réel R qui ne peut se penser qu'avec l'imaginaire I, et de l'imaginaire I qui seul permet de penser le réel R. Or, dans la psychose, manquent ces représentations de choses qui font l'imaginaire, et ne subsiste que ce qu'il n'y a pas, à savoir ce qui leur échappe, à savoir ce qui en est, de structure (que la forclusion opère ou non), exclu, exilé. L'exil qu'est la jouissance de l'Autre se redouble de l'exil des représentations qu'est la forclusion.

Ce double exil n'est-il pas "ce devant quoi un analyste ne doit reculer en aucun cas" ¹⁰ ? La façon dont les analystes s'orientent dans la clinique ouverte par Freud tient compte en effet de ce devant quoi ils ne doivent pas reculer. On ne s'oriente que par rapport à ce devant quoi il n'y a pas à reculer. Or définir ce qu'est une telle clinique, ouverte par Freud et orientée par Lacan, nécessite de prendre la mesure de ce champ de la jouissance de l'Autre en tant qu'inexistante, de ce champ R-I ; en prendre la mesure consiste, dit Lacan, à tâcher de l'incarner un petit peu, à tâcher de lui donner un petit peu corps. Ce "tâcher de l'incarner un tout petit peu, de lui donner un petit peu corps", c'est la manœuvre du transfert dans la psychose.

⁹ 5 janvier, "Ouverture de la section clinique", in *Ornicar ?* n° 9 ; séances des 18 janvier et 8 février 1977 du séminaire *L'insu de l'une bévue s'aile à mourre*.

¹⁰ J. Lacan, "Ouverture de la section clinique", *op. cit.*

Ce schéma, que Lacan dessine dans *L'insu de l'une bévue s'aile à mourre*, met en continuité réel et imaginaire : "qu'il y ait des corps I fait partie du réel R". C'est une définition de la clinique ; encore faut-il le dire. Or le dire nécessite du symbolique, du S avec quoi faire nœud. L'ouverture du champ I-R, que Lacan appelle x , où "R est suspendu tout spécialement au corps", montre l'imaginaire en train de se continuer, de se poursuivre dans le réel, quelque part au beau milieu du symbolique. Ouvrir I-R signifie qu'il n'y a pas de rapport sexuel ; il n'y a pas de ce rapport sexuel dont les champs symbolique et imaginaire, S-I, et symbolique et réel, S-R, font suppléance. La mise en continuité de l'imaginaire et du réel fait voir à quel point ils sont étrangers à la fonction parlante du symbolique, cette fonction qui supplée au non-rapport sexuel. Ouvert, le champ I-R délocalise la jouissance et la rend illimitée. Cet engendrement du réel qui se prolonge par l'imaginaire se produit quelque part autour de la *corps-de* du symbolique.

Mais, dans la psychose, la dissociation du corps et du symbolique rompt le nouage qui consistait à se servir de S pour dire I et R. La fonction nouante du symbolique est brisée, le corps n'est qu'à côté du symbolique, et le symbolique ne peut le dire.

S rompu

En mettant en continuité imaginaire et réel autour de la *corps-de* du symbolique, Lacan ajoute (pour expliquer Freud, dit-il) que l'idéal, l'idéal du moi, ce serait d'en finir avec S, d'en finir avec le dire ; ce serait de ne plus parler, de ne plus rien dire.

Or dans la psychose, d'une certaine façon, on en a fini avec le dire : la corde du symbolique est rompue ; à la place du symbolique, au sens où il serait l'inconscient, il y a *rien*. Éjectées, frappées de forclusion, les représentations de choses, c'est-à-dire les impressions mnésiques passées au signifiant, ne sont pas subjectivées mais réveillées par les mots prononcés, reste de leur entendu ; les représentations de mot préconscientes, qui *font* les choses, sont ce reste d'entendu. Elles font les choses parce que les représentations de choses sont absentes ; et l'idée du corps s'ajoute au réel pulsionnel qui, avec ses représentants pulsionnels chaotiques, revient, halluciné, du dehors. À l'inverse, les mots, traités comme les choses du processus primaire, ne sont plus liés entre eux mais se lient avec des fragments de corps qu'ils font exister. Ce n'est pas métaphore mais incarnation, langage d'organes ; les mots sont innervés corporellement, ils sont les seules sensations que le corps peut encore éprouver. Coupé de S, I-R comporte à la fois l'idée du corps avec quoi s'hallucine la pulsion, et les fragments de corps en quoi se sont changés les mots. Idée du corps et éprouvé pulsionnel coexistent dans le même champ, mais la brisure du symbolique les sépare l'un de l'autre.

Absent, absenté, le corps peut être soit mot-chose (versant symbolique), soit déchet de l'Autre (versant réel) ; il n'est jamais à la fois mot et déchet. Versant symbolique, il est la chose du mot : être-père, être-un-cadavre, être le nom de son père en incorporant la signification de ce nom, sont différents accès à l'existence en tant que dimension mortelle du corps. Versant réel, jouet de l'Autre, il se jette par la fenêtre ou se tire un coup de carabine. Cette impossibilité d'être à la fois en R et en S, c'est l'impossibilité de l'inconscient, c'est l'impossibilité d'établir un rapport entre corps et inconscient, entre image du corps et pulsion. C'est le côté à côté. Par contre, l'histoire de la raclée ¹¹ montre comment le sentiment de Joyce que son corps s'en allait comme une pelure, pur imaginaire, pouvait être un rapport possible à son corps comme étranger ; de ce corps, Joyce avait donc quand même une idée. Le psychotique, lui, n'a aucune idée de son corps ; ce qui s'éprouve est dehors, retourné comme un gant ; ce qui est perçu au-dedans n'est qu'hallucination, retour de l'exil du dehors. Le corps ne peut donc pâtir du signifiant ; il n'est qu'une partie du réseau symbolique qui va compléter l'Autre en son défaut et le faire jouir. Ainsi en se substituant à l'objet *a* dans le désir de sa mère, le symptôme somatique de l'enfant donne corps à la vérité de sa mère en

¹¹ J. Lacan, séminaire *Le sinthome*, séance du 11 mai 1976.

fonctionnant pour culpabilité dans la névrose, pour fétiche dans la perversion, pour refus dans la psychose.

Qu'il n'y ait pas de connexion entre les mots et les choses, implique qu'il n'y ait pas de nouage RSI. De cette absence de lien, de cet absence de rapport ou de nouage, peut-on guérir ? Il y a une guérison par récupération des choses par les mots, c'est la guérison par l'objet (dans une lecture freudienne). Il y a une guérison par suture, donc par lien de ce qui était délié (dans une lecture topologique) : suture S-I (délire) ou suture R-S (événement corporel).

Que le champ R-I du corps soit absenté dans la psychose, absenté au symbolique, implique qu'il réapparaisse hallucinatoirement, à la fois dans le réel et sous forme de réel pulsionnel. S'agit-il cependant d'un réel pulsionnel ou d'un réel tout cru de réparation ? Dans ce champ I-R, la jouissance de l'Autre est absente en tant qu'elle est impossible, inexistante, réelle ; dans ce champ que l'ouverture a modifié, le corps est également absenté des suites de la forclusion du Père. Il y a superposition d'absences ; il y a côte à côte. La réparation du réel pulsionnel trouve des orifices hallucinés dans n'importe quelle partie du corps ; l'organisation pulsionnelle, à la fois symbolique et réelle, est transformée. On parle dans l'épaule, dans le poumon, on a la bouche pleine de voix, les yeux pleins de leurres, des fenêtres s'ouvrent dans la joue, il y a des voix muettes dans la tête qui suspendent la pensée, le corps est un terrain de bataille entre deux partis politiques...etc. "On passe par moi, mais ça concerne quelqu'un d'autre...on me prélève tout entier...on me prend au creux poplité... on voit par mes yeux... on pense, on salive par ma bouche... on parle par le tuyau de mon sexe...on écrit par ma main... on me met deux ventres". En continuité avec le monde qui l'inclut, dans cette continuité R-I, le corps n'est pas seulement au-dehors du sujet, parfaitement séparé de lui, à côté de lui ; mais il n'est pour le sujet que trognon d'un réel erratique, d'un vu, d'un entendu, d'un senti ; c'est sous cette forme que l'effraction du forclos dans le lieu vide de l'inconscient, dans le *rien* de l'inconscient, localise un corps absenté, lieu de la jouissance d'un Autre, d'un "On" qui s'hallucine.

*

* *

Parce qu'elle est réelle, réelle hallucinatoirement, une continuité R-I est impossible dans la psychose. Le corps ne peut exister qu'hallucinatoirement ; les traces pulsionnelles n'y sont pas inscrites ; le

psychotique se corporéifie dans un corps-tout, un corps réel, exilé du langage. Exilé, le corps ne viendrait-il pas compléter la chaîne signifiante là où elle s'achève ? Ne compléterait-il pas l'Autre ?

Des tentatives de sutures, de raboutages (mises en continuité locales) peuvent-elles guérir cet impossible d'une continuité ? Les mises en continuité (ou sutures, raboutages) qui peuvent mettre en jeu le corps impliquent soit le réel et le symbolique, R-S (c'est la récupération de la chose par le mot dans la schizophrénie), soit le symbolique et l'imaginaire, S-I (c'est la métaphore délirante qui donne du sens lorsque le langage ne peut plus copuler avec le corps pour en produire). Enfin une suture réel-imaginaire, R-I, peut intervenir lorsqu'un événement somatique intervient.

C'est avec le schéma du S rompu dans la psychose que peut se lire l'histoire de *l'homme aux poux*. Agent d'un délire de filiation où il aurait été engendré dans un cloaque (raccord S-I), il s'identifie à un être-déchet-poubelle-poux-peau (raccord R-S). La suture S-I produit une *corps-de SIS* nouée autour de R :

suture I-S

La suture R-S produit une *corps-de SRS* nouée autour de I.

suture R-S

Mais *l'homme aux poux* fabrique également des phénomènes psychosomatiques erratiques : pelade décalvante totale, dystonies volitionnelles imputées à des troubles secondaires des neuroleptiques (qu'il n'a jamais pris). Et l'addition des deux sutures précédentes, S-I et R-S, produit un nœud trèfle RSI ouvert sur la *corps-de S* :

addition de R-S +S-I

Or ce schéma vaut pour les phénomènes psychosomatiques parce qu'il met en jeu ensemble le corps réel, R, symbolique, S, et imaginaire, I, dans leur suture délirante.

L'intervention d'une maladie grave dans le champ du corps, ce champ réel-imaginaire, peut produire une suture R-I qui ferme réel et imaginaire autour de S :

suture R-I

Par cette suture, le brin réel-imaginaire (la maladie) se referme en huit intérieur autour de la *corps-de* de S .

Mais si cette suture intervient sur un délire (S-I), dans le cas de *l'homme aux blastes* ou de *l'homme au poumon*, la suture S-I lâche pour laisser alors se produire une continuité réel-imaginaire :

suture R-I sur S-I

La mise en continuité R-I, produite par le réel de la maladie, fabrique, à partir d'un nœud suturé par S-I dont la suture a lâché alors, un nœud trèfle RIS ouvert sur la *corps-de* SRS elle aussi ouverte. C'est parce qu'elle participe de la mise en continuité RIS que la suture S-I a lâché et que, dès lors, en tant que telle, elle devient caduque.

L'homme au poumon, à l'asile depuis trente ans, délirant et violent, se calme un beau jour, cesse de crier et de s'habiller en guenilles et semble tout à coup avoir un corps ; il a un cancer du poumon et des métastases hépatiques, un cancer du poumon qui se révèle être lui-même une métastase ganglionnaire cervico-médiastinale d'un adéno-carcinome colloïde muqueux du tube digestif. Il est mort en quelque sorte "guéri" : le délire, la suture S-I avait lâché devant un accident du corps qui opérait une autre suture R-I incluant l'ancienne suture S-I devenue alors caduque.

L'homme aux blastes, mort d'une leucémie aiguë myoblastique six ans après la première atteinte et au bout d'une quarantaine d'hospitalisations, disait de sa psychose "je suis malade parce que le seul terrain d'échanges avec mes parents c'était mon corps". Or délire,

dissociation et troubles du langage avaient disparu (guéri ?) juste avant l'apparition de cette leucémie, dont l'alternance des rémissions et des rechutes était si inhabituelle, si incohérente, si anarchique, que les médecins avaient fait une communication scientifique, fascinés qu'ils étaient par la longueur de la survie.

En suppléant à l'absence d'une signification phallique, une suture S-I donne au corps un peu de consistance imaginaire ; elle retient le corps, elle l'empêche de tourner en rond dans l'imaginaire, de tourner, devenu fou, tout seul en I ; elle le retient de verser soit en R où il *se jouit* tout seul, soit en S où il n'est nommable qu'à être découpable en morceaux par le discours médical. La signification que donne S-I au corps s'adresse au sujet, telle une fabrication métaphorique. Mais cette signification devient caduque dès qu'une maladie réelle atteint le corps d'une signification mortelle en le rangeant pour la première fois parmi les signifiants ; R-I, figuration de la maladie, noue le corps, enfin, avec le signifiant être-un-cadavre.

Devant une suture R-S, l'intervention d'une maladie réelle a des conséquences semblables : un accident somatique dissout la suture, en maintenant une continuité réel-imaginaire :

suture R-I sur R-S

Cette continuité assure de l'imaginaire au corps. La mise en continuité R-I à partir d'une suture R-S qui lâche produit un nœud trèfle RSI ouvert sur la *corps-de* SRS elle aussi ouverte. La suture R-S (le mot pour la chose) fait équivoquer le corps tour à tour entre réel du déchet et symbolique des énoncés hallucinatoires ; le brin corporel est tantôt réel, tantôt symbolique ; seule la suture avec la troisième consistance,

l'imaginaire, fixe transitoirement, localement, l'équivoque corporelle. La maladie réelle rend inutile le délire comme la chosification du mot ; rendrait-elle alors la guérison inutile ? Chaque fois qu'une effraction corporelle intervient au niveau d'une suture mettant en jeu le symbolique (S-I ou R-S), la consistance symbolique est interrompue par de petits bouts de R-I qui la mettent en continuité avec elle-même et avec réel et imaginaire. Cette continuité devenue alors discontinuité tient, tout en restant ouverte, tout en pouvant donc se défaire. Inutile, la guérison peut cesser.

Au niveau de la suture R-I ainsi intervenue sur S rompu, peuvent à nouveau se faire des sutures S-I ou R-S ; alors le brin se rouvrira, comme se rouvriraient SIS ou SRS ; le nœud produit sera le même si R-S intervient sur une continuité R-I que lorsque R-I intervenait sur une suture R-S :

suture R-S sur R-I

De même en ce qui concerne I-S intervenant sur la continuité R-I
:

I-S sur R-I

Seule la continuité réel-imaginaire peut fabriquer une continuité avec le symbolique. La question de Lacan "est-ce alors encore nécessaire de parler ?" est ici rejointe. Les modifications du nœud par l'intervention de R-I comme suture, raboutage, mise en continuité forcée, produisent la fermeture d'un huit intérieur par incarnation, localisation de la jouissance folle de l'Autre que délimite alors une continuité I-R suspendue au symbolique ; n'est-ce pas ce que proposait Lacan en 1977 ? Cette suture, cette manœuvre de fermeture du champ qui aboutit à la localisation de la jouissance de l'Autre, n'est-elle pas ce qu'on est en droit d'attendre de la manœuvre même du transfert en tant qu'il est de pure parole ? Selon le point où la suture R-I se suspendrait au symbolique, au dire, la modification du nœud s'écrirait différemment. Si on peut appeler nomination une telle écriture, n'y aurait-il pas des petits bouts de

nomination produite : poumon, blastes, poux ? De petits bouts de nomination, comme ces petits bouts de consistance faisant continuité d'une discontinuité, viendraient parer à la non-nomination par le Père ; c'est ce qui ferait tenir la structure pendant un temps. Cela ne signifierait-il pas que, dans la psychose, le signifiant représente non pas un sujet pour un autre signifiant, mais un corps.